

art press

JANVIER 2024 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

JACQUES
LACAN,
L'EXPO

RICHARD MOSSE À PHOTO ÉLYSÉE
INTERVIEW PAR AURÉLIE CAVANNA

MIKE KELLEY PAR CAMILLE DEBRABANT

LACAN À POMPIDOU METZ STADE DU MIROIR
NŒUDS BORROMÉENS, LACAN L'ÉCONOCLASTE...

EDI DUBIEN GIUSEPPE PENONE

L'ART EN JOIE INTERVIEW DE PAUL ARDENNE

VIRILIO DADO BADIOU JEAN SÉNAC

517

DOM 9,70€ - PORT CONT. 9,70€
BEL 9,30€ - CA 14,30€ SCA
JAPON 1730 JPY - CH 16,10 FS
MAROC 90 MAD

M 08242 - 517 - F: 7,50 € - RD



Mensuel bilingue paraissant le 25 de chaque mois
Is published monthly

8, rue François-Villon, 75015 Paris
Tél (33) 1 53 68 65 65 (de 9h30 à 13h)
www.artpress.com

* e-mail : initiale du prénom.nom@artpress.fr

Comité de direction : Catherine Francblin, Guy Georges Daniel Gervis, Jacques Henric, Jean-Pierre de Kerraoul Catherine Millet, Myriam Salomon

SARL artpress : Siège social 1, rue Robert Bichet 59440 Avesnes-sur-Helpe

Gérant-directeur de la publication : J.-P. de Kerraoul*

Directrice de la rédaction : Catherine Millet*

Rédacteur en chef adjoint : Étienne Hatt*

Conseiller : Myriam Salomon*

Coordinatrice éditoriale et digital manager :

Aurélie Cavanna*

Assistante de direction : Mariia Rybalchenko*

Système graphique : Roger Tallon (†2011)

Maquette/système graphique :

Magdalena Recordon, Frédéric Rey

Traduction : Juliet Powys, Laurent Perez

Felix Macherez

Collaborations : C. Catsaros, C. Le Gac (architecture)

J. Henric, Ph. Forest (littérature), J. Aumont

F. Lauterjung, J.-J. Manzanera, D. Paini (cinéma)

A. Bureaud, D. Moulon (nouvelles techs), J. Bécourt

J. Caux, M. Donnadieu, L. Goumarre, C. Kihm

F. Macherez, L. Perez

Correspondances : Bordeaux : D. Arnaudet

Marseille : R. Mathieu, Rennes : J.-M. Huitorel

Barcelone : A. Le Génissel, Berlin : T. de Ruyter

Bruxelles : B. Marcellis, Hong Kong : C. Ha Thuc

New York : E. Heartney, F. Joseph-Lowery, R. Storr

Publicité / Advertising :

Katia Mesbah / publicite@artpress.fr

(33) 1 53 68 65 82

Agenda : Christel Brunet*

Diffusion / Partenariats :

Fanni Boldog* (33) 1 53 68 65 78

Abonnements / Subscriptions orders :

(33) 3 27 61 30 82 (Alice Langella)

serviceabonnements@artpress.fr

France métropolitaine 73€ / Autres pays 89€

Impression : Rotimpres (Espagne)

Origine papier : Couché demi-mat 90gr UPM star Silk

pâte mécanique : Finlande

Contact distribution : Cauris Media (01 40 47 65 91)

Dépôt légal du 1^{er} trimestre 2024

CPPAP 0424K84708

ISSN 0245-5676 (imprimé) - ISSN 2777-2306 (en ligne)

RCS Valenciennes 318 025 715

Couv. : Edí Dubien. Sans titre (détail). 2023.

Aquarelle et crayon sur papier. 30 x 20 cm. (Court.

l'artiste et galerie Alain Gutharc, Paris)

© ADAGP, Paris, 2024, pour les œuvres de ses membres

ÉDITO

- 5 **Lacan, le style**
The Style
Catherine Millet

INTRODUCING

- 6 **Elina Stoffique**
Étienne Hatt

CHRONIQUES / COLUMNS

- 11 **Des expositions qui donnent à penser** Exhibitions That Give Food for Thought
Catherine Francblin
- 15 **La vérité en face** Facing the Truth
Aurélie Cavanna
- 19 **Une épiphanie** An Epiphany
Colin Lemoine

POINT DE VUE / OPINION

- 22 **La Coupole, le vivant et l'épée**
The Coupole, the Living World and the Sword
Annabelle Gugnon

DOSSIERS

- 24 **GRANDE INTERVIEW**
Richard Mosse, au-delà de l'image
Beyond Images
Interview par Aurélie Cavanna

- 34 **LACAN, L'EXPOSITION**
THE EXHIBITION

- 36 **Là quand sexe pose**
Lacan exposed
Annabelle Gugnon

- 41 **Réfléchir? Le stade du miroir**
Reflecting? The Mirror Stage
Philippe Porret

- 44 **Emma Ben Aziza, nouage**
Knotting
Cyrille Norjean

- 48 **Pour l'imaginaire**
For the Imaginary
Alexandre Leupin

- 52 **Mike Kelley, des sous-sols à la coupole** From the Basement to the Cupola
Camille Debrabant

- 58 **Edi Dubien, liberté inconditionnelle**
Unconditional Freedom
Damien Sausset

- 63 **Difficiles images de la joie**
Difficult Images of Joy
Interview de Paul Ardenne
par Catherine Millet

69 EXPOSITIONS / REVIEWS

Made in L.A. 2023 The Grid
Nadia Kaabi-Linke **Yves Zurstrassen**
Robert Barry Sophie Calle
Lili Reynaud-Dewar **Peter Doig**
Claudio Parmiggiani Alvaro Barrington
Henry Taylor

82 AGENDA

85 LIVRES

Le désastronef du capitaine Paul Virilio
Polygone, l'amour de l'architecture
Arnaud Labelle-Rojoux, transcritique
Lionel Fondeville, en plein dans tout
Philip Guston, une biographie par la parole Dado, pour l'humanité entière
Jean Sénac, le droit de parler de la lumière Emmanuel de Waresquiel, Jeanne du Barry ou l'intelligence du charme

96 Comptes rendus

- 98 **LE FEUILLETON DE JACQUES HENRIC**
Alain Badiou

À VENIR, ARTPRESS N°518, FÉVRIER 2024

Interview Pier Paolo Calzolari Enoura
Observatory d'Hiroshi Sugimoto **Bernard Gaube** Matthieu Laurette au MacVal
Capital Image au Centre Pompidou Galerie Jean-Kenta Gauthier **Architecture et industrie : Détroit et Moscou** Cinéma : Jonathan Glazer...

PLUS, SUR ARTPRESS.COM

À découvrir sur notre site, nos actualités en série, échos au numéro, Flashbacks en archives, Chefs-d'œuvre du moment, Points de vue, ainsi que nos reviews spectacle vivant et expositions...

DIFFICILES IMAGES DE LA JOIE

interview de Paul Ardenne par Catherine Millet

L'art nous met-il plus souvent en joie qu'il ne nous livre des images de la joie ? C'est une des questions que soulève l'ouvrage de Paul Ardenne, *l'Art en joie. Esthétiques de l'humanité joyeuse* (La Mulette/BDL, 336 p., 49 euros). Une somme, abondamment illustrée, qui envisage la représentation artistique de la joie, de l'art antique occidental et non-occidental à nos jours : image de la face souriante, figures des corps en fête, de l'amour, du bien-être, de l'harmonie, de la victoire, jusqu'aux messages à des fins tactiques, politiques, de propagande ou commerciales. Dessins, peintures, sculptures, photographies, vidéos, performances d'artistes mais aussi formes d'art caritatif, dans l'esprit du *Care*, ou joie préfabriquée par les médias. L'auteur s'en entretient ici avec Catherine Millet.

■ **La première question s'impose : pourquoi ce thème inattendu, presque incongru, de la joie ? Dès les premières pages, tu annonces même que « l'image de joie est un enjeu ».** Le choix de ce thème n'est pas exactement de mon fait. Il fait suite à une discussion avec Bruno Wajskop, écrivain et éditeur, à propos des fêtes religieuses où la joie est de la partie, une joie profuse, bornée en rien. Holi et Diwali chez les hindouistes, Pourim chez les juifs, les bacchanales antiques... La joie religieuse, quelles représentations ? Et de fil en aiguille, la joie dans ses multiples acceptions, quelles représentations propres ? Avec ce constat s'agissant des images d'art, la parcimonie avec laquelle on y figure la joie, depuis l'aube des temps. La joie se vit intensément dans les danses, les trances, les beuveries, les orgies mais quelque chose s'inhibe dès qu'il s'agit d'en figer l'image, en tout cas, en Occident, jusqu'aux Lumières. L'effet d'une répression ? Le contrôle de la joie et plus encore de ses images sont un enjeu de civilisation, toujours. Cela vaut encore pour la culture *feel-good* aujourd'hui en vogue – devoir sourire sans cesse, se « selfier » en affichant la figure stéréotypée du bonheur. L'image de joie est une image construite et



orientée. Les régimes politiques autoritaires l'ont bien compris. *Dopolavoro* fasciste, *Kraft durch Freude* nazi, propagande de l'ère communiste..., la joie s'y affiche partout, son image multipliée est le double symbolique de l'idéologie de la puissance heureuse et du bonheur réalisé qui sont les fonds de commerce de ces régimes politiques, des régimes pour autant sinistres entre tous.

Baubô [IA]. Priène, date inconnue. Terre cuite *terracotta*. (Le sigle [IA] désigne les visuels réinterprétés par l'artiste Isabelle Arthuis pour l'illustration de l'ouvrage.)

Ton entreprise est d'autant plus étonnante qu'elle est presque paradoxale. Ton premier chapitre s'intitule « L'image de joie, une affirmation lente ? » et montre que cette image a été très lente, en effet, à émerger



tout au long de l'Antiquité. Quelle en serait la raison? L'affirmation de l'image joyeuse est pour le moins lente, en effet. Les scènes *a priori* joyeuses à représenter ne manquent pas : banquets, danses, concerts, liesse de la victoire, badinage... Traduites visuellement sur les fresques ou la vaisselle décorée de l'Égypte, de la Grèce et de la Rome antiques, sur les riches programmes sculptés des temples hindous ou encore les estampes et les paravents décorés des maisons de plaisir japonaises, l'expression d'une retenue y est pourtant de mise. La pulsion apollinienne, dirait Nietzsche, prend le dessus sur le débordement dionysiaque. Nicolas Poussin représente les adorateurs du Veau d'or : dans la Bible, des gens rendus hystériques par leur nouveau culte ; chez le peintre classique, de sages danseuses et danseurs... Cette retenue est d'essence métaphysique. Trop exprimer la joie attirerait le malheur, ouvrir la bouche pour sourire laissera entrer en vous les mauvais esprits... La plupart des religions, au registre de la joie, sont castratrices ou en codifient l'expression dans le sens de l'expression mino-rée. Au 18^e siècle encore, Tiepolo, peintre vénitien, compose une scène de menuet où personne ne sourit. Et que dire des *Noces de Cana* (1563) de Véronèse ? Une immense fête triste où la figure centrale, le Christ, est surplombée par celle d'un boucher qui taille de la viande, annonce métaphorique de Son sacrifice... La civilisation amérindienne, dans l'entière-té de ses représentations, fresques ou sculptures, ne compte pour ainsi dire aucune figure joyeuse. Ce n'est évidemment pas le fait du hasard.

Quand l'image de la joie surgit, c'est tout à coup à travers l'exhibition grotesque et obscène de la figure de Baubô. Quel sens donner à ce mythe? Tu as raison d'évoquer le cas particulier de Baubô, la femme obscène,

celle qui fait rire Déméter, que désespère l'enlèvement de sa fille Perséphone, en lui montrant sa vulve, sa vulve en effet « mythique », pour reprendre le titre d'un livre de Georges Devereux. Cette exposition indécente (*aná-surma*), qui était un rituel lors des fêtes votives dédiées à Déméter, vient justifier le rire éclatant, la bonne humeur retrouvée. Mais elle ne saurait être qu'exceptionnelle, socialement parlant. S'exhiber est-il la garantie d'un rire universel ? Évidemment non. Baubô, exception qui confirme la règle, ne fait que passer. Sa joie peut être représentée parce qu'elle est hors norme. Une fulgurance, pas une figure à inscrire dans la continuité, surtout pas !

Je me suis demandée si l'idée de l'Art en joie n'était pas née dans la suite de ton roman paru en 2020, l'Ami du Bien... *L'Ami du Bien*, c'est autre chose même si cela y fait retour, en effet. Dans ce roman, des excités fanatiques du *Care* détruisent tout ce qu'ils peuvent, jusqu'au meurtre de masse, pour jouir ensuite de le réparer, en guérissant. Leur joie renvoie à cette *Schadenfreude* (la « joie mauvaise », la « joie du dommage ») qui se réjouit du malheur d'autrui, mais renversée. Ce n'est plus le mal qui rend joyeux mais le bonheur qu'il y a à soigner les effets du mal, en serait-on à l'origine.

Difficile, devant ton titre, de ne pas penser au beau roman de Georges Bernanos, la Joie (1929). Inspiré par la figure de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, le personnage de Chantal de Clergerie préserve l'esprit d'enfance, une innocence qui ne la rend pas aveugle au monde, au contraire ! Mais sa lucidité n'a d'égale que sa « naïve ignorance de sa propre vie intérieure ». J'ai pensé à cette phrase en lisant tes pages où tu montres que la représentation des jeux

d'enfant exprime les plus pures représentations de la joie. Tu dis que la joie rejette la complexité, l'arrière-plan. Or, les images sont presque toujours ambiguës... Il y a beaucoup à dire sur la représentation de la joie chrétienne, que ce soit en littérature, dans les arts plastiques ou en musique – Bach BWV 147, *Que ma joie demeure...* Les joies chrétiennes, devrait-on dire. À ce registre (complexe...), les épiphanies sont diverses, codées elles aussi. Celle de l'héroïne de *la Joie*, Chantal, est celle de saint Vincent de Paul, de nature sulpicienne : la joie que l'on retire de la bienveillance, de l'amour sincère du prochain, à l'image de la *mudita* bouddhiste. Une joie née de la possibilité d'abolir le malheur humain. « Qui cherche la vérité de l'homme doit s'emparer de sa douleur », écrit Bernanos. Il aurait pu dire : doit s'emparer de sa joie, mais non.

Y a-t-il une représentation pure de la joie, au regard des arts visuels ? Non. Représenter la joie n'est jamais innocent. On convoque et met en scène, ce faisant, le monde promis comme cet espace vivable où la perspective du bonheur est à la fois implicite, légitime et accessible. Cet engagement hédoniste ne va jamais de soi dans la vie réelle, moment de la préoccupation existentielle, de la contre-joie ou de la non-joie dominantes. Tu parles des représentations d'enfants joyeux. Elles sont rares dans l'histoire de l'art une fois rapportées à l'énergie de la joie que les enfants déploient et font rayonner. Marie Cassatt représente des enfants absorbés dans leur jeu – Michael Fried pointerait ici l'« absorbement » et Emmanuel Pernoud, « l'enfant obscur » (1),

De haut en bas *from top*: Francis Alys [IA]. Children's Games (détail). Depuis 2009. Vidéo. Joël Hubaut. Concert pour les poules. 2013. (Ph. Collectif ; Court. l'artiste ; DR M. et Y. Di Folco)



De haut en bas from top: Claude Monet.

La Rue Montorgueil, à Paris. Fête du 30 juin
1878. 1878. Huile sur toile oil on canvas. 81 x 50 cm.
Paul Ardenne. (Ph. DR)

cet *infans* que l'adulte ne peut s'empêcher de ramener dans son orbite en l'assimilant à son moi, à ses angoisses, à son incomplétude. Francis Alÿs, sur ce point, a tout emporté avec sa série vidéo *Children's Games*, consacrée depuis 1999 à des enfants qui jouent. Alÿs filme les enfants tels quels, de façon brute. Ils jouent, voilà. Ils sont joyeux. Ils sont la joie incarnée universellement et sans concept et tout le reste est littérature. Une des plus grandes œuvres sur la joie jamais réalisée.

FORNICATION TRISTE

Lorsque tu abordes les représentations de la sexualité, il est frappant de constater que celles-ci se partagent en deux groupes. Il y a des images du plaisir dont les protagonistes n'affichent aucune joie, comme les fresques de Pompéi, et d'autres, souvent des caricatures, qui expriment l'euphorie. Peut-on dire que les représentations de la sexualité sont joyeuses lorsqu'elles montrent des « jeux » sexuels? Graves lorsqu'il s'agit de l'orgasme, de l'extase? Cette problématique est intense et, de prime abord, incompréhensible. Les fresques de Pompéi, les Kama Sutra illustrés, en effet, sidèrent par leur froideur. Les corps devraient surchauffer, haleter, exulter mais non, non ! C'est soit le *coitus semper tristis*, la fornication triste, soit le déduit besogneux, les exercices de cirque, l'amour physique ramené à un entraînement d'acrobates sur le tapis de l'alcôve. Même chose s'agissant des vastes programmes sculptés des temples hindous dédiés aux divinités de l'amour ou de la reproduction : faire l'amour, dans ces scènes orgiaques, égale ne pas exprimer autre chose qu'un sentiment d'application sérieux, d'accomplissement. Il faut faire ? On fait. Mais sans joie. Les figures les plus accomplies de la joie sexuelle rayonnante, longtemps, ont été à trouver dans les scènes d'amour solitaire. La Ludovica Albertoni du Bernin, la Io du Corrège... Analogiquement, dans la masturbation, qui ne fait pas entrer l'autre dans la partie. Quoi comprendre ? Ludovica ou Io touchent bien à l'orgasme, mais avec un partenaire évidemment « particulier », dans leur cas, surhumain – un dieu, le divin. Les dieux seuls sauraient-ils conduire les femmes à l'orgasme, cette ultra-joie ?

Tu abordes la possibilité d'un art politique joyeux. Tu donnes l'exemple de la Rue de Montorgueil pavoisée (1878) de Claude Monet. Que nous révèle cet exemple ? La force de l'instantané, de l'image peinte au moment même des faits. Monet est un républicain sincère, et impatient ! Son geste de peintre capte



une expression festive au moment même où la République est enfin célébrée publiquement, ici dans une rue de Paris, sept ans après sa proclamation et trois ans après la promulgation des lois constitutionnelles de 1875 – la 3^e République naît dans la douleur, on s'en souvient, entre défaite franco-prussienne, occupation et Commune de Paris. Enfin la célébration ! Les drapeaux claquent au vent de l'été commençant, sous le soleil, l'air vibre. Les deux tableaux que Monet réalise de cet instantané historique vécu par lui avec passion dupliquent la joie réelle inhérente à cet événement. *Le Serment du Jeu de paume* de David, peint après les événements de 1789 mais avec du recul, est par comparaison une œuvre plus méditée qu'éruptive, celle de quelqu'un en train d'entrer en politique (David sera conventionnel et régicide). Elle incarne une joie construite parce que pesée, théâtralisée, mise en scène au prisme d'une conscience historique qui utilise la représentation comme thèse et non pas au prorata de la seule euphorie, de la seule liesse. Une joie refroidie.

Peut-on parler de joie à propos des formes humoristiques que prennent beaucoup d'œuvres, d'actions contemporaines qui perpétuent l'esprit Dada? La distance critique qu'elles signifient dans leur ironie peut-elle être assimilée à la joie ? Attention, la joie est parfois (souvent...) simulée, dans ce cas. Sous la forme en effet de l'ironie, de la position grinçante que l'on adopte. La joie qui naît du forçage du rire ou de celui de la bonne humeur est-elle encore la joie ? Bien des œuvres Fluxus, notamment, sont des poses. On

fait pièce, ou l'on croit faire pièce au sérieux en ironisant. L'ironie qui plaisante n'est pas la joie, elle contient trop de fiel, elle est au mieux la nostalgie de la joie.

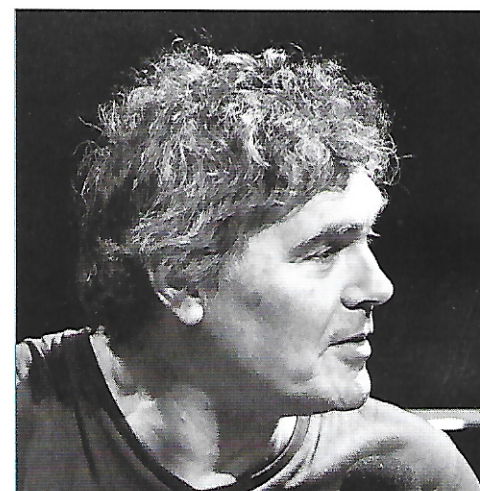
Bien sûr, il existe une authentique joie « performative », celle qui naît du jeu collectif débridé et de l'authentique laisser-aller. Les performances caustiques de Wolf Vostell sont affectées mais *Meat Joy* (1964) de Carolee Schneemann, quelques ménades hilares qui jouent avec des morceaux de bidoche et s'y mélangent, pas du tout. La réussite du jeu réside dans l'aptitude même à la joie. L'art critique manquera la joie, toujours.

Comme tu abordes peu le sujet de la joie mystique, on est saisi par ta conclusion qui propose de faire de « l'image de joie une sotériologie », autrement dit un vecteur de salut... Cette conclusion est dictée par la réalité contemporaine, notamment. Jamais les images de joie n'ont autant proliféré, sur les réseaux sociaux notamment – ma vie formidable, mon chat sublime, regardez, regardez-moi, voyez ma joie. Cet accès de narcissisme pathologique est le miroir inversé de la condition humaine contemporaine, peu heureuse, inquiète, préoccupée, carburant largement au

« système psy ». L'image de joie ainsi fabriquée n'est pas une figure du salut mais, à l'inverse, celle de son impossibilité. L'image de joie peut-elle devenir une sotériologie, la langue universelle du bonheur ? Oui, sous condition d'exprimer une joie vraie, sincère. On peut dès lors former l'espoir, spectateurs, d'une dialectique inversée par rapport à la norme, nous figurer en joie pour apprendre la joie, pour l'appriivoiser, pour enfin l'incarner, après l'image. Dans ce cas, l'image sauve, là où le réel anéantit. ■

¹ Voir Michael Fried, *la Place du spectateur. Esthétique et origines de la peinture moderne* (1990), Gallimard, « Folio Essais », 2017, et Emmanuel Pernoud, *l'Enfant obscur. Peinture, éducation, naturalisme*, Hazan, 2007.

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art.





Difficult Images of Joy

interview with Paul Ardenne
by Catherine Millet

Does art bring us joy more often than it gives us images of joy? This is one of the questions raised by Paul Ardenne's book, *L'Art en joie. Esthétiques de l'humanité joyeuse* (La Mulette/BDL, 336 p., 49 euros). This lavishly illustrated book looks at the artistic representation of joy, from ancient Western and non-Western art to the present day: images of smiling faces, figures of celebrating bodies, of love, well-being, harmony and victory, right through to tactical, political, propaganda and commercial messages. Drawing, painting, sculpture, photography, video, artists' performances and forms of charitable art, in the spirit of "care," or joy prefabricated by the media. Here, the author talks to Catherine Millet.

The first question is: why this unexpected, almost incongruous theme of joy? From the very first pages, you state that "the image of joy is a challenge." I didn't exactly choose this theme. It built up from a discussion with Bruno Wajskop, a writer and editor, about religious festivals where joy is ever-present, a profuse and unrestrained joy. Holi and Diwali for Hindus, Purim for Jews, ancient bacchanals... What are the representations of religious joy? And, one thing leading to another, what are the specific representations of joy in its many meanings? In the case of artistic images, we note the parsimony with which joy has been portrayed since the dawn of

time. Joy was experienced intensely in dances, trances, drinking bouts and orgies, but something was inhibited as soon as it became a question of fixing an image of it, at least in the West until the Enlightenment. The effect of repression? Controlling joy, and even more so its images, has always been an issue for civilisation. This is still true of the "feel-good" culture that is in vogue today—having to smile all the time, taking selfies displaying the stereotypical image of happiness. The image of joy is a constructed and oriented one. Authoritarian political regimes were well-aware of this. The Fascist *Dopolavoro*, the Nazi *Kraft durch Freude*, propaganda from the Communist era... joy is everywhere, its multiplied image is the symbolic double of the ideology of cheerful power and happiness fulfilled that were the stock-in-trade of these political regimes, which were nevertheless the most sinister of all.

Your undertaking is all the more astonishing in that it is almost paradoxical. Your first chapter is entitled "The image of joy, a slow affirmation" and shows that this image was very slow to emerge throughout Antiquity. Why is that? The affirmation of the joyful image was slow, to say the least. There was no shortage of ostensibly joyous scenes to represent: banquets, dances, concerts, jubilant victories, banter... Visually transcribed on the frescoes or decorated crockery of ancient Egypt, Greece and Rome, on the richly sculpted decor of Hindu temples or on the prints and decorated screens of Japanese houses of pleasure, the expression of restraint was nevertheless the order of the day. The Apollonian impulse, as Nietzsche would say, prevailed over Dionysian excess. Nicolas Poussin depicted the worshippers of the Golden Calf: the people rendered hysterical by their new cult in the Bible became well-behaved dancers in the classical painter's work... This restraint was metaphysical in essence. Expressing too much joy was

thought to attract misfortune, opening your mouth to smile might let evil spirits in... When it comes to joy, most religions are castrating, or codify its expression in the sense of a minor expression. As late as the eighteenth century, the Venetian painter Tiepolo composed a minuet scene in which no one is smiling. And what about Veronese's *Wedding Feast at Cana* (1563)? A huge, sad feast in which the central figure, Christ, is overlooked by a butcher cutting up meat, a metaphorical announcement of His sacrifice... The Amerindian civilisation, in all its representations, frescoes and sculptures, features virtually no joyful figures. This is obviously no accident.

When the image of joy emerges, it does so suddenly, through the grotesque and obscene display of the figure of Baubo. What meaning can we give to this myth? You are right to mention the particular case of Baubo, the obscene woman. When Demeter was despairing over the abduction of his daughter Persephone, she made him laugh by showing him her vulva, her "mythical" vulva, to use the title of a book by Georges Devereux. This indecent exposure (the ἀνάστυμμα, *anasyrma*), which was a ritual at votive festivals dedicated to Demeter, justifies the burst of laughter, the new-found good humour. But it can only be exceptional, socially speaking. Does exhibiting oneself guarantee universal laughter? Of course not. Baubo, the exception that proves the rule, was just passing through. Her joy could be represented because it is out of the ordinary. A fleeting occurrence, not a figure to be inscribed in continuity, heaven forbid!

I wondered whether the idea for *L'Art en joie* was a follow-up to your novel published in 2020, *L'Ami du Bien*... *L'Ami du Bien* is something else, although it does hark back to it. In this novel, fanatical "Care" enthusiasts destroy everything they can, to the point of mass murder, to then enjoy repairing

De gauche à droite from left:
Nicolas Vlasic. Joseph Staline. Juin 1935.
Heinrich Knirr. Portrait d'Hitler. 1937

it by healing. Their joy is reminiscent of *Schadenfreude* ("harm-joy," the "joy of damage"), in which people rejoice in the misfortune of others, but in reverse. It's no longer the evil that makes them joyful, but the happiness that comes from treating the effects of evil, even if they themselves are at the origin of it.

Your title makes it hard not to think of Georges Bernanos' fine novel *La Joie* (1929). Inspired by the figure of Saint Theresa of the Child Jesus, the character of Chantal de Clergerie preserves the spirit of childhood, an innocence that doesn't make her blind to the world—on the contrary! But her lucidity is matched only by her "naive ignorance of her own inner life." I thought of this phrase when I read your pages in which you show that the representation of children's games expresses the purest representations of joy. You say that joy rejects complexity, the background. Yet images are almost always ambiguous... There is much to be said about the representation of Christian joy, whether in literature, the visual arts or music—Bach BWV 147, *Jesu, Joy of Man's Desiring*... Christian joys, I should say. In this (complex) register, the epiphanies are different, and they too are coded. The joy of Chantal, the heroine of *La Joie*, is that of Saint Vincent de Paul, a Sulpician by nature: the joy we derive from benevolence, from the sincere love of our neighbour, in the image of the Buddhist *mudita*. A joy born of the possibility of abolishing human misfortune. "Whoever seeks the truth of man must understand his pain," wrote Bernanos. He could have said: must understand his joy, but no.

Is there a pure representation of joy in the visual arts? No. Representing joy is never innocent. In doing so, we conjure up and stage the promised world as a liveable space in which the prospect of happiness is simultaneously implicit, legitimate and accessible. This hedonistic commitment is never self-evident in real life, which is dominated by existential preoccupations, counter-joy or non-joy. You mentioned the images of happy children. These are rare in the history of art, if you consider the energy of joy that children radiate. Marie Cassatt depicted children absorbed in their play—Michael Fried called this "absorption," and Emmanuel Pernoud, "the obscure child" (1), the *infans* that adults cannot help but bring back into their orbit by equating them with their ego, their anxieties, their incompleteness. On this point, Francis Alÿs has swept everything else away with his video series *Children's Games*, since 1999, devoted to children at play. Alÿs films the children as they are, at face value. They are playing. They are joyful. They are joy universally embodied, without concept, and everything else is literature. One of the greatest works about joy ever created.

When you look at representations of sexuality, it's striking to see that they fall into two groups. There are images of pleasure whose protagonists show no joy, like the Pompeii frescoes, and others, often caricatures, that express euphoria. Might we say that representations of sexuality are joyful when they show sexual "games"? And serious when they depict orgasm or ecstasy? This is an intense and, at first glance, incomprehensible issue. The Pompeii frescoes and the illustrated Kama Sutra are staggering in their coldness. The bodies should be overheating, panting, exulting, but no, no! It's either *coitus semper tristis*, sad fornication, or laborious horizontal refreshment, circus exercises, physical love reduced to acrobatic training on the carpet of the alcove. The same applies to the vast sculpted frescoes in Hindu temples dedicated to the divinities of love or reproduction: in these orgiastic scenes, making love does not seem to express anything other than a feeling of serious application, of accomplishment. We have to do it? We'll do it. But without joy. For a long time, the most consummate figures of radiant sexual joy were to be found in scenes of solitary love. Bernini's Ludovica Albertoni, Correggio's *Io*... By analogue means, by masturbation, which does not involve others. What should we deduce from this? Ludovica and *Io* do reach orgasm, but with a partner who is obviously "special," in their case superhuman—a god, a divinity. Can gods alone lead women to orgasm, that ultra-joy?

POWER OF THE SNAPSHOT

You talk about the possibility of joyful political art. You give the example of Claude Monet's *Rue de Montorgueil pavoisée* (1878). What does this example reveal? The power of the snapshot, of the image painted at the very moment of the event. Monet was a sincere republican, and impatient! His painterly gesture captures a festive expression at the very moment when the Republic was finally being publicly celebrated, here in a Paris street, seven years after its proclamation and three years after the promulgation of the constitutional laws of 1875—the 3rd Republic was born in pain, as we remember, between the Franco-Prussian defeat, the occupation and the Paris Commune. Celebrations at last! Flags flapped in the early summer breeze, the sun shone and the air vibrated. Monet's two paintings of this historic snapshot, which he experienced with passion, capture the real joy inherent in the event. David's *Le Serment du Jeu de paume*, painted after the events of 1789 but with the benefit of hindsight, is by comparison a work that is more meditative than eruptive, the work of someone in the process of entering politics (David was to become a member of the Convention and a re-

gicide). It embodies a joy that is constructed because it is weighed, dramatised, staged through the prism of a historical consciousness that uses representation as a thesis and not in proportion to euphoria or jubilation alone. A joy served cold.

Can we talk of joy in relation to the humorous forms taken by many contemporary works and actions that perpetuate the spirit of Dada? Can the critical distance they signify in their irony be assimilated to joy? Remember, though, that the joy is sometimes (often...) feigned in this case. In the form of irony, the darkly humorous stance that is adopted. Is the joy that comes from forced laughter or good humour still joy? Many Fluxus works, in particular, are poses. They counteract, or aim to counteract seriousness by being ironic. Joking irony is not joy, it contains too much bile, it is at best the nostalgia of joy.

Of course, there is an authentic "performative" joy, the kind that comes from unbridled collective play and genuine letting-go. Wolf Vostell's caustic performances are affected, but Carolee Schneemann's *Meat Joy* (1964), a group of laughing maenads playing with pieces of meat, is not. The success of the game lies in the very capacity for joy. Critical art will always miss the joy.

Since you say little about the subject of mystical joy, we are struck by your conclusion, which proposes to make "the image of joy a soteriology," in other words a vector of salvation... This conclusion is dictated in particular by our contemporary reality. Never have images of joy been so widespread, especially on social networks—my wonderful life, my sublime cat, look, look at me, see my joy. This outburst of pathological narcissism is an inverted mirror of the contemporary human condition: unhappy, worried, preoccupied, and largely fuelled by the "shrink system." The image of joy thus fabricated is not a figure of salvation but, on the contrary, the figure of its impossibility. Can the image of joy become a soteriology, the universal language of happiness? Yes, provided it expresses true, sincere joy. We viewers can therefore hope for a dialectic that is the opposite of the norm, we can imagine ourselves joyful in order to learn about joy, to tame it, to finally embody it, after the image. In this case, the image saves where reality destroys. ■

Translation: Juliet Powys

1 See Michael Fried, *La Place du spectateur. Esthétique et origines de la peinture moderne* (1990), Gallimard, "Folio Essais," 2017, and Emmanuel Pernoud, *L'Enfant obscur. Peinture, éducation, naturalisme*, Hazan, 2007.